

JEAN-MARC ROUILLAN

Je hais les matins

Préface de
Martin Winckler



Extrait de la publication

Je hais les matins

JEAN-MARC ROUILLAN

Je hais les matins

Préface de
Martin Winckler

**DENOËL
IMPACTS**

Extrait de la publication

**© 2001, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25224-8
B25224.1**

Ce livre n'est pas un « livre-de-prisonnier »

Quand on m'a demandé si je voulais le préfacier, le nom de Jean-Marc Rouillan ne m'était pas étranger, bien sûr, ni ses idées. L'un de mes camarades de faculté, un garçon que j'aimais et admirais, me parla souvent d'Action directe pendant les années 70. Je ne partageais pas entièrement son point de vue, mais je comprenais très bien en quoi il se sentait proche de ceux qu'il qualifiait d'authentiques révolutionnaires : il reconnaissait en eux la révolte, la colère, la haine absolue de la tyrannie idéologique qu'il éprouvait chaque jour en entrant dans ce qui aurait dû être un lieu de soin et de partage — à savoir : l'hôpital.

Si l'hôpital était un lieu de tyrannie et de violence, pouvait-il en aller autrement du reste de la société ? L'hôpital, au fond, valait-il mieux que la prison ?

À ceux qui seraient choqués par le parallèle que j'établis ici entre hôpital et prison, entre médecine et punition, je rappellerai, sans avoir besoin d'évoquer Mengele, qu'il n'y a pas si longtemps on emprisonnait encore les malades mentaux, que des généticiens se sont vantés naguère d'avoir identifié le « chromosome du crime », et que des médecins qualifiés de sérieux en sont

toujours, à l'heure où j'écris, à prôner l'émascation chirurgicale des violeurs récidivistes. Et ce ne sont là que quelques exemples parmi bien d'autres.

Autant dire que, lorsqu'on m'a proposé d'écrire cette préface, je ne me suis pas senti hors sujet.

À première vue, mon camarade de faculté avait raison. L'enfermement médical a beau, la plupart du temps, être symbolique (mais on voyait encore *beaucoup* de patients attachés, et pas seulement dans les services de psychiatrie, au cours des années 70), l'hôpital fonctionne comme une prison lorsque ceux qui y exercent le conçoivent comme un lieu de « normalisation » de l'individu, et non comme un lieu de soin. Et quand on s'en sert comme lieu d'expérimentation aveugle, l'hôpital ne vaut pas beaucoup mieux qu'un camp de concentration.

Mais dénoncer l'institution hospitalière en stigmatisant les comportements tyranniques de ceux qui y cultivent leur pouvoir, c'est une chose. Stigmatiser la noirceur et l'inhumanité du milieu carcéral, c'en est une autre.

Je ne connais pas la prison. Je ne suis pas un militant des droits des prisonniers. Ma vision de l'incarcération est probablement très empreinte du romantisme propre à mon milieu d'origine, à mes lectures et aux films que j'ai vus. Mais, parce que je suis médecin et parce que aucune peine ne me fait peur quand on vient me la confier, j'ai vu et entendu ce que la prison fait aux hommes ou aux femmes qui y ont été enfermés, je sais ce qu'elle fait à leurs familles. C'est suffisant pour s'interroger de manière lancinante sur la nature du système

carcéral et sur la participation, directe ou indirecte, de chaque citoyen à sa pérennisation.

Des litres de salive sont régulièrement déversés pour dénoncer la peine de mort aux États-Unis ou les conditions d'emprisonnement en Turquie. Mais qui parle des prisons françaises ?

Allez consulter le site d'une librairie en ligne. À l'heure où j'écris (avril 2001), à la référence « prison », on trouve une cinquantaine de titres disponibles en français. Beaucoup sont des ouvrages historiques, pour la plupart consacrés aux internements pendant la Seconde Guerre mondiale ou aux camps de la mort. Quelques-uns sont des essais savants ou des réflexions documentaires sur le milieu carcéral. Deux ouvrages récents disent la prison de l'intérieur. Celui de Véronique Vasseur, ancien médecin-chef de la Santé¹, celui de Michel Niaussat, qui fut l'aumônier de la maison d'arrêt du Mans². Un médecin, un prêtre. Au moment où j'écris cette préface, aucun livre ne témoigne encore de l'enfermement en France vu par un détenu ou par un gardien. L'armée est la grande muette. La prison est la grande bâillonnée.

À quoi sert la prison ? Quel est son but *social* ? — il faut bien qu'elle en ait un, puisque l'incarcération est la réponse qu'oppose la société à ceux qui ne respectent pas les lois qu'elle s'est données...

Jean-Marc Rouillan connaît l'univers carcéral. Il y est enfermé depuis bientôt quinze ans. Des prisons, des maisons d'arrêt, des centres de détention, il en a traversé

1. Véronique Vasseur, *Médecin-chef à la prison de la Santé*, Le Cherche-Midi, 2000.

2. Michel Niaussat, *Les Prisons de la honte*, Desclée de Brouwer, 1998.

beaucoup. Mais son livre ne répond pas aux questions qui précèdent. Si vous pensiez trouver ici un essai de critique politique rédigé par un « ennemi intérieur », vous serez déçu. Ce livre n'est pas celui d'un donneur de leçons ou d'un idéologue. Ce livre, au risque de faire hurler certains, est le livre d'un citoyen.

Le citoyen, ça n'est pas seulement celui qui paye ses impôts et traverse dans les clous. Le citoyen, c'est celui qui participe à la vie de la cité et questionne son fonctionnement. Or, la prison fait partie de la cité. On a beau y mettre à l'écart ceux que l'on considère comme dangereux pour elle, elle n'en est pas moins un microcosme de la cité. Dire que l'accomplissement démocratique d'une société se mesure à l'état de ses prisons n'est pas seulement une façon de parler.

Nous le savons, mais nous faisons mine de l'ignorer ou de l'oublier, les prisons françaises ne sont pas simplement des lieux où l'on punit les crimes par la privation de liberté. Ce sont trop souvent des lieux de torture physique et morale, des lieux où les humains sont traités comme des chiens, où la violence de l'enfermement n'épargne pas ceux qui s'en sont vu confier les clés — oui, les gardiens souffrent et se suicident, eux aussi.

Dans les prisons françaises, la loi et la justice ne sont pas respectées. Trop souvent, la durée et les conditions d'enfermement y sont inversement proportionnelles au rang social du détenu.

L'hypocrisie et l'aveuglement à l'égard du système carcéral ont trouvé tout récemment une manifestation éclatante dans les appels à la libération de Maurice Papon, pour motifs « humanitaires ». Pour ma part, j'ai

signé des deux mains une pétition demandant que Maurice Papon reste en prison. Si son grand âge devait justifier qu'on le laissât sortir, alors nous devrions faire bénéficier de la même libération *tous* les prisonniers très âgés, tous ceux qui souffrent d'une maladie incurable, invalidante ou mortelle à brève échéance — bref, tous ceux dont l'état physique ou mental donne à penser qu'ils ne seront plus jamais un danger pour la société.

Car pourquoi libérer Papon et pas le détenu de droit commun qui meurt de cancer, seul dans une infirmerie innommable ? Pourquoi Papon et pas le « terroriste » muré dans sa schizophrénie et sa cellule d'isolement ? Pourquoi Papon et pas la femme diminuée par plusieurs accidents vasculaires cérébraux ? Pourquoi Papon, alors qu'il est, l'a-t-on oublié ? incarcéré pour crimes contre l'humanité ! La prison n'est-elle pas censée punir le criminel à la mesure de son crime ?

L'hypocrisie de la société française à l'égard de la prison résulte au fond de l'hypocrisie que cette même société affiche à l'égard des crimes. Le récidiviste de vente de cannabis qui était jugé l'autre jour en correctionnelle au tribunal du Mans ne portait pas de montre en or, ne roulait pas en BMW et n'avait pas d'avocat. Il en a pris pour un an ferme. Certes, c'était un récidiviste. Certes, la vente et la consommation de cannabis sont illicites. Mais l'abus de biens sociaux, la fraude électorale et la corruption politique le sont aussi. Les peines et les conditions d'emprisonnement sont-elles toujours à la mesure des crimes du dealer des rues, du grand argentier et du politicien ? Nous savons bien que non. Rappelez-vous le pedigree de certains (ré)élus aux dernières municipales.

À quoi sert la prison, alors, si elle ne sert pas à punir équitablement ?

Après avoir lu Véronique Vasseur, Michel Niauxsat et, aujourd'hui, Jean-Marc Rouillan, je serais tenté de dire que la prison sert essentiellement à *empêcher les citoyens de penser*. De penser la loi, de penser la justice, de penser la société. De comprendre qu'aucune société n'est démocratique si elle ne l'est pas jusque dans sa manière de concevoir et d'appliquer les lois, d'administrer la justice et d'infliger les châtements.

La prison française d'aujourd'hui est comparable à « l'abcès de fixation » que les médecins d'antan provoquaient sciemment chez les malades, en pensant que la fièvre qui en résultait finirait par les purger de tous leurs autres miasmes. De ceux qui mouraient, on disait qu'ils n'avaient pas « répondu au traitement ». On ne se posait pas la question de savoir si ceux qui guérissaient n'auraient pas guéri seuls, si ceux qui mouraient n'étaient pas morts plus vite. Bref, si le remède n'était pas pire que le mal.

Sur « l'abcès » carcéral se fixent — se figent — le regard et la réflexion des citoyens : nous n'avons rien à craindre des criminels lorsqu'ils sont en prison ; nous n'avons pas à nous interroger sur ce qui les a faits criminels ; nous ne voulons pas savoir ce qui se passe « là-dedans ». Jean-Marc Rouillan le note avec ironie : « Dans ce pays où le bon sens populaire sait bien qu'on ne frappe pas un chien attaché — sinon il devient méchant —, on accepte et on trouve tout à fait normal que quelques dingues de la trique s'acharnent sur plusieurs milliers d'hommes enchaînés. »

Le scandale de la prison ne réside pas dans la punition

qu'elle représente — la privation de liberté. Si la prison est scandaleuse, c'est parce que les droits les plus élémentaires (se laver, se soigner, lire, écrire, communiquer avec sa famille, étudier, reprendre espoir et se préparer à (re)trouver une place dans la cité) y sont refusés à la majorité des détenus tout en étant accordés à quelques autres. Ce qui est scandaleux, c'est la violence, l'humiliation, le sadisme, le silence, l'iniquité et l'inhumanité qui y règnent et que quelques voix ne cessent de dénoncer sans être entendues. La prison est scandaleuse parce qu'elle démontre que notre société est hypocrite et inégalitaire. On meurt, en prison, lentement mais aussi violemment. « Ici, on tue et on laisse mourir tout à fait réglementairement. »

Citoyen, soignant et écrivain, je m'insurge contre toute forme de violence et de terrorisme physiques, intellectuels ou symboliques ; institutionnels, professionnels ou individuels. Ce qui me révolte, quand je lis ces livres, ce livre, c'est que la violence de la prison n'éteint pas la violence de ceux que la société y enferme. Elle l'attise, au contraire, elle l'entretient et, par un retournement pervers, elle finit par la justifier. Ce qui me révolte, c'est qu'*a posteriori* la violence carcérale semble donner raison aux analyses idéologiques qui ont conduit Jean-Marc Rouillan et ses compagnons à prendre les armes contre la société.

Je ne veux pas de cette prison-là.

Et vous ?

N'en déduisez pas pour autant que ce livre-ci est un pamphlet politique ou une autojustification. Il ne cherche pas à prouver quoi que ce soit. Il se contente

de *dire*, en mêlant souvenirs et descriptions, colères et réflexion, témoignage et fiction. Décrit ainsi, cela paraît facile. Mais quand on est enfermé, *dire et se faire entendre*, c'est beaucoup moins facile qu'il n'y paraît.

Ce texte brûlant de révolte contenue dégage une intense chaleur humaine. Jean-Marc Rouillan ne cherche pas à attirer l'attention sur sa condition propre ; il parle beaucoup plus des autres que de lui-même. Il parle de l'humanité humiliée qui l'entoure — celle des détenus qui n'ont plus la force d'en finir, celle des gardiens qui s'isolent dans un mirador pour se tirer une balle dans la tête. Il s'échine à rappeler les évidences que notre ignorance volontaire sur la prison s'efforce d'occulter : un homme emprisonné, ça n'est pas un numéro. Un homme emprisonné, ça n'est pas un homme mort, ça n'est pas un sous-homme, ça n'est pas un animal. Un homme emprisonné ne se contente pas de tourner en rond dans sa cellule. L'homme emprisonné ressent, souffre, partage, réfléchit et parfois, quand il n'est pas définitivement réduit au silence, au prix d'une infinie patience, il se remet debout pour construire.

Le livre que vous allez lire est un beau livre d'écrivain. Révolté, obstiné, rédigé envers et contre tout ce qui se ligue contre l'écriture, c'est le puzzle d'une vie recomposé dans le noir. Par la littérature, l'écrivain Jean-Marc Rouillan cherche à abattre les murs que chacun édifie dans sa tête — ces murs qui empêchent de penser à l'intérieur et à l'extérieur des prisons.

De ses années d'enfermement, il dit n'avoir rien compris, rien appris, mais beaucoup désappris. « J'ai désappris la nuit. Il ne fait jamais nuit dans vos prisons. Nous sommes toujours sous les projecteurs au halo

orangé, comme sur les autoroutes belges et les parkings de supermarché. J'ai désappris le silence. La prison ne connaît plus le silence. Il s'en écoule toujours une plainte, un cri, une rumeur... »

Je doute qu'il n'ait rien compris, qu'il ait désappris. De toute manière, ça ne l'a pas empêché d'écrire. Maintenant, c'est lui qui nous apprend quelque chose. Quand nous lisons son livre, la révolte nous gagne.

Lorsqu'elle dit la vérité, la littérature est toujours révolutionnaire.

Martin Winckler

Je hais les matins

Au réveil, la prison saute à la gorge. Comme un animal à l'affût de l'ultime cauchemar. Le premier sens en éveil m'avertit de sa présence tapie. Un coin de mur surgissant de l'aube, l'odeur du désinfectant, les ablutions diverses des congénères, l'effleurement de la couverture administrative et l'écœurement indicible. Elle me pénètre d'un trait. Elle me force avec la goulée d'air inspirée au bord de cette noyade lève-tôt. Sa langue enfoncée dans la bouche, elle me baise de sa mort journalière, sans fleur ni couronne au tréfonds des caveaux de béton, du « je ne le ferai plus » et des lâchetés misérables. Souveraine tyrannique, la « malamort » de la lèpre moderne et carcérale est là et déjà en moi. Et pas moyen de lui échapper. Jusqu'au plus lointain du dernier exil, j'éprouverai cette nausée.

On ne s'habitue jamais à la prison. Et plus le temps passe, plus les matins sont douloureux. Treize années. Plus de 4 750 matins. Qu'est-ce qui peut encore me donner la force ou l'inconscience d'atteindre le soir ? Quel vain espoir ? Même pas l'illusoire sainteté de l'anachorète. Rien. Sinon la stupéfiante attente d'un événement

chimérique. Ou alors l'insupportable devenu la règle casanière de l'homme en batterie.

Mon voisin d'en face craignait ce réveil réglementaire comme le cancer qui le consumait sur l'ultime bûcher. Il en avait peur, il lui remémorait trop sa propre maladie, son aboutissement. Face à l'exécration, il finit par inverser sa nuit en se couchant à l'aube. Pied de nez dérisoire au destin.

Le Max, lui, se levait d'un coup au milieu de la nuit, vers 3 ou 4 heures, hiver comme été, et entreprenait des séries étourdissantes de pompes. Il pensait surprendre le matin et rester le plus fort. Effacer le temps comme on lui avait pris sa vie. Vingt-cinq années. J'aimais bien le Max. Originaire du Jura, ce grand gars costaud avait gardé de là-haut l'accent traînant et la folle manie domestique. Il nettoyait quotidiennement sa cellule à quatre pattes avec un gant de toilette. Un jour, cet amour du lustré lui sauva la mise. En rentrant de promenade, il remarqua immédiatement les traces de pas. Il découvrit ainsi une lame de 25 centimètres qu'une crapule avait cachée là. Les matons étaient déjà prévenus, il eut juste le temps de la balancer par la fenêtre. Mais deux jours plus tard, il tomba dans un autre traquenard et reçut une casserole d'huile bouillante. Le Max gênait autant la direction, parce que trop enclin à la cavale et sans doute trop proche de moi, que les vieux gnous de la table à contrée. Il fut brûlé au cou, à la poitrine et aux bras. Son visage et ses yeux furent miraculeusement préservés par la visière de la casquette américaine qu'il portait obstinément pour masquer sa calvitie. À peine revenu de l'hôpital, encore perclus de douleurs et les bras serrés dans des pansements, il fut transféré au quartier d'isole-

ment de la prison de Maguelone sous le prétexte de tentative d'évasion.

7 h 15. Les clapotis de la serpillière sur le dallage de la coursive marquent l'heure aussi précisément qu'un coucou suisse. Les effluves du Surfanios envahissent les cellules.

« Surfanios, détergent désinfectant des sols et surfaces, actif sur le virus HIV-1. » Il n'en fallait pas plus pour qu'un de ces jeunes déséquilibrés que l'administration aime à employer comme esclave pour 480 francs par mois pense à se l'injecter en guise d'AZT miracle. Nous eûmes le plus grand mal à l'en dissuader.

7 h 20. L'un après l'autre, les verrous de la coursive du premier lancent leur plainte grinçante, puis c'est le régulier claquement de l'ouverture automatique des grilles. Les travailleurs partent aux ateliers. Tout est réglé. Une vraie partition carcérale. Et je connais la musique. Six années que je suis ici, au même étage, du même côté. Ma fenêtre donne sur la cour des cuisines.

7 h 45. L'énorme ventilateur se met en route et je suis le premier informé de la composition du repas de midi.

Six années passées au second étage sud du bâtiment B. Cet étage a été baptisé « la Sierra », parce que finalement s'y sont regroupés tous les détenus politisés et les rebelles. Les portraits du Che sont omniprésents, sur les portes, en affiches ou cartes postales et même en *pintadas* sur les murs des cellules.

C'est ainsi qu'une toponymie parallèle s'inscrit en réfutation de l'appellation ordinaire. « Furiani » pour la grande salle collective du rez-de-chaussée. Une époque, les Corses en avaient fait leur fief. Elle a conservé cette

empreinte, bien qu'aujourd'hui elle soit utilisée par les joueurs de ping-pong, des beurs pour la majorité.

Chaque bâtiment a deux cours de promenade, au B celle de droite est appelée la cour des Blanchettes, pour les travailleurs et quelques zombis de gourbis qui la fréquentent aux premiers beaux jours. Ils y descendent jouer aux boules. Après un hiver passé sans voir la lumière, leur peau est d'une blancheur translucide. Cadavérique. Par contraste, en face, c'est bien sûr chez les Coloreds.

Le « vol », pour le *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, est le nom donné au couloir où les « malades » déambulent de long en large hiver comme été. Qu'il fasse beau ou les jours de pluie, ils se pressent dans ce cent pas, sans but que la caresse du bercement des aller-retour. Un zoo pathologique. Je n'ai jamais compris pourquoi, malgré la variété de leurs délires, ils prennent finalement tous le pli de ce lieu de ralliement. En observant le « vol », on a une approche psychiatrique de la centrale en temps réel, sans doute bien plus clinique que les rapports du médecin psychiatre qui ne vient jamais faire un tour par ici.

8 heures. D'un coup, le marais de la sierra se met à la sérénade. Les sonnettes d'appel clignotent avec des airs de chant de rainettes au printemps. Certaines coassent plus lentement, plus timidement, d'autres sont impératives. Les portes s'ouvrent, les premières conversations, la rumeur des douches. Les prisonniers se croisent dans l'ombre du couloir. Certains sont en peignoir, d'autres en short la serviette sur l'épaule. Le crépitement des claquettes apporte une touche d'opéra chinois.

« Voici plus de treize ans que je matricule en rond. J'ai beaucoup désappris. J'ai désappris la nuit. Il ne fait jamais nuit dans vos prisons. Nous sommes toujours sous les projecteurs au halo orangé, comme sur les autoroutes belges et les parkings de supermarché. J'ai désappris le silence. La prison ne connaît pas le silence. Il s'en écoule toujours une plainte, un cri, une rumeur. »

Jean-Marc Rouillan

« Si vous pensiez trouver ici un essai de critique politique rédigé par un "ennemi de l'intérieur", vous serez déçu. Ce livre n'est pas celui d'un donneur de leçon ou d'un idéologue. Ce livre, au risque de faire hurler certains, est celui d'un citoyen. [...] Jean-Marc Rouillan ne cherche pas à attirer l'attention sur sa condition propre. Il parle beaucoup plus des autres que de lui-même. Il parle de l'humanité humiliée qui l'entoure... »

Martin Winckler

Leader du groupe Action directe, Jean-Marc Rouillan a été arrêté en 1987 avec Nathalie Ménigon, Joëlle Aubron et Georges Cipriani. Il a été condamné à la prison à perpétuité après avoir été accusé d'une série d'attentats terroristes, dont l'assassinat de Georges Besse et du général Audran. Cette chronique, tenue à la centrale de Lannemezan, raconte le quotidien de sa vie carcérale au régime ultra-sévère tout en évoquant ses années de jeunesse en Espagne et en France.

B 25224.1  05.01
ISBN 2.207.25224.8
99 FF TTC - 15,09 €

Extrait de la publication

